

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 5 MAI 1900

RÉMINISCENCES

I

PAPINEAU

SOMMAIRE

TEXTE.—Réminiscences, par L. Fréchette.—Chronique parisienne, par R. Brunet.—Poésies : Cœurs humains, par A. de Bussières.—Sonnet d'amour, par A. Sylvestre.—L'aveu, par E. Pailleron.—Sous l'œil du public.—Les débuts d'un immortel, par H. de Merval.—Au coin du feu : Chronique de la mode, par Mme Andrée.—La chapelle de mon Alma Mater, par P. Huot.—Pages canadiennes, par J. Quesnel.—Le vieux dans sa vigne, par Jules Renard.—Le tour du monde, par Le Passant.—Les conseils du médecin, par le Dr Montroy.—Jeux et amusements.—Au théâtre.—Feuilletons : Les réprouvés, par M. E. Braddon : Man Ghite, par Marthe Bertin.—Anecdotes et bons mots.—La science pour tous.—Une locomotive monstre.—Nos fleurs canadiennes, par E.-Z. Massicotte.—Notes scientifiques.

GRAVURES : Au foyer domestique : Le 1er numéro de la 17e année.—Portraits : E.-N. Saint-Jean ; J. Bertrand ; Emile Faguet ; Le colonel Villebois-Mareuil.—L'Exposition de Paris : La "Ville de Paris" ; Vue du pont Alexandre III.—Gravures comiques.—Devinette.—Billard.—Illustration du feuilleton.

NOTES DE LA DIRECTION

Voyez l'annonce de nos primes dans les pages du supplément.

Nos petits lecteurs trouveront une page pour eux à la suite du feuilleton. Qu'ils ne manquent pas de la lire. Ils y trouveront des renseignements précieux.

Nous prions nos collaborateurs de joindre des timbres-poste à leur envoi lorsqu'ils désirent une réponse.

Les manuscrits ne doivent être écrits que sur un côté du feuillet.

M. Germain Beaulieu, professeur à l'Académie Catholique Commerciale de Montréal, prendra la semaine prochaine, la direction de la page scientifique de ce journal.

Nous avons fait des arrangements pour obtenir des photographies de l'immense incendie de Hull et nous reproduirons les meilleures dans notre prochain numéro.

Nous prions nos lecteurs de nous donner leur opinion sur les changements apportés dans l'agencement du journal. Nous sollicitons leurs avis. Notre but étant de rendre notre journal aussi intéressant que possible, nous accueillerons avec plaisir toutes les suggestions pratiques.

Notre poète national commence, avec ce numéro, une série d'articles inédits intitulés : "Réminiscences," dans lesquels il va faire revivre ses nombreux souvenirs. Est-il besoin d'attirer l'attention des amateurs de bonne littérature sur ces pages attachantes ? Le nom de l'auteur et les événements qu'il va mettre sous nos yeux devraient nous permettre d'en recommander la lecture à tous ceux qui s'intéressent aux choses du pays. L'article sur Papineau sera publié en trois numéros.

NOS PRIMES

LE CENT QUATRE-VINGT-DOUZIÈME TIRAGE

Le cent quatre-vingt-douzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'AVRIL), aura lieu samedi, le 5 MAI, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le MONDE ILLUSTRÉ entre, avec le numéro d'aujourd'hui, dans sa dix-septième année d'existence. Pour un journal purement littéraire, dans notre jeune pays, c'est déjà une belle carrière. Si elle a été bien remplie, les lecteurs le savent ; mais elle a été surtout féconde.

Elle est nombreuse la cohorte de jeunes littérateurs qui ont trouvé là une arène pour leurs débuts, un encouragement à leurs efforts, et même du retentissement pour leurs premiers succès. C'est là qu'a commencé à se faire jour cette émulation de bon aloi qui, depuis deux ou trois ans, produit des œuvres littéraires assez remarquables pour attirer l'attention des Français d'outre-mer.

Oui, la carrière du MONDE ILLUSTRÉ de Montréal a été féconde ; mais l'ère des essais est passée ; voici le moment d'agrandir les horizons, et pour ceux qui y ont essayé leurs ailes, d'ouvrir une plus large envergure. Les fidèles lecteurs d'autrefois verront que c'est fait, dès aujourd'hui.

J'aurai pour ma part un bien petit rôle à jouer dans cette transformation : le rôle d'un vieux.

Sans être absolument le *laudator temporis acti*, je serai le conteur du coin du feu. N'ayant autour de moi que des jeunes, je chercherai ma spécialité dans les souvenirs du passé, en remuant, comme dit la chanson d'Henri Murger, la cendre des jours plus ou moins intéressants qu'il a contenus.

Ce sera comme une espèce de mémoires intimes, racontés au hasard des réminiscences passagères.

Je débiterai par un grand nom : Papineau.

Quand je naquis, Papineau était en exil.

Nos compatriotes de la présente génération ne se font guère une idée de l'immense prestige exercé par ce nom, à l'époque où remontent mes premières impressions de la vie.

C'était comme une héroïque fanfare qui retentissait d'un bout à l'autre du pays, et qui trouvait des échos enthousiastes dans les villages les plus reculés, et même au fond des cœurs les moins belliqueux.

Pour tous, l'infatigable et incorruptible tribun semblait un antique paladin armé de toutes pièces, debout au seuil de chaque chaumière, prêt à défendre corps à corps le domaine sacré de nos droits, les immunités d'une race dont il s'était fait le champion.

C'était une popularité universelle, sans conteste, et sans parallèle de nos jours.

Imaginez ! A cette époque où la puissance de la presse était à peu près inconnue, sans aucun autre moyen de publicité que son nom volant de bouche en bouche, le grand orateur populaire n'avait qu'à laisser savoir que, tel jour et à telle heure, il se rendrait à tel endroit du pays, pour que des milliers et des milliers d'auditeurs accourussent l'acclamer, et que deux à trois cents voitures s'échelonnassent sur les routes pour lui faire escorte.

Quand il devait descendre de Montréal à Québec, ou remonter de Québec à Montréal, la nouvelle semblait flotter dans l'air, des feux de joie s'allumaient sur les grèves, et des salves de mousqueterie saluaient l'apparition du bateau à vapeur à bord duquel le grand patriote avait pris passage.

Un homme de notre canton, un forgeron du nom d'Eusèbe Legendre, jouissait d'une considération toute particulière, simplement parce qu'il lui arrivait quelquefois de dire, à tort ou à raison :

— Je l'ai vu, moi ! oui, je l'ai vu ! ...

Et alors c'étaient des questions à n'en plus finir ; des détails que nous écoutions bouche bée, et qui me reviennent infailliblement à la mémoire, chaque fois que je relis la fameuse chanson de Béranger :

Il vous a parlé, grand'mère ?
Il vous a parlé !

Les mamans tapaient avec orgueil sur la tête de leurs bébés en disant :

— Ce sera un Papineau, celui-là ; voyez ce front ! voyez ces yeux !

Le nom était devenu synonyme de perfection. "Un Papineau", c'était le *summum* de tout ce qui pouvait être grand, noble, intelligent et beau.

Le nom était passé en proverbe. Un homme pouvait être éloquent, savant, habile homme d'État, patriote intègre, citoyen sans reproche.

— C'est vrai, disait-on, mais ce n'est pas un Papineau tout de même.

Quand on voulait, par euphémisme, insinuer que quelqu'un frisait l'imbécillité, on ne disait point comme ailleurs : "Ce n'est pas un génie ;" on disait : "Ce n'est pas Papineau !"

Et combien d'histoires, combien d'anecdotes ne racontait-on pas sur la jeunesse du puissant orateur ! Tous les mots célèbres, depuis *l'enfant sublime* de Chateaubriand, jusqu'au *frappe mais écoute* de Thémistocle, lui étaient attribués ou se rattachaient à lui d'une façon ou d'une autre.

On mettait à son crédit la boutade suivante :

Un jour qu'il y avait nombreuse compagnie à la table de famille, on l'avait fait servir sur une petite table à part. Il s'en était plaint, et son père lui avait répondu :

— Tu es trop jeune, mon enfant, tu mangeras à la grande table quand tu auras de la barbe.

Or, pendant le repas, le chat de la maison, trouvant plus naturel de s'adresser à la petite table qu'à la grande, vint rôder autour de l'enfant avec des airs de convoitise non équivoques. Celui-ci le regarda d'un air narquois :

— Ch... ch... at !... dit-il, tu as de la barbe, toi, va manger à la table de papa ! ...

Cette anecdote n'est pas inédite ; elle se trouve racontée dans les intéressantes biographies de mon ami L.-O. David ; mais je puis certifier qu'elle courait les rues à l'époque dont je parle.

Et puis venaient les événements de 1837, avec leurs alternatives de succès et de revers, les fusils, le canon, les villages brûlés, les familles en détresse le long des routes, les échafauds à l'horizon...

La tête du tribun avait été mise à prix ; et ce n'était qu'après mille légendaires aventures qu'il avait pu échapper à tous les pièges, à toutes les poursuites, à tous les limiers de la police anglaise.

Le forgeron dont je viens de parler nous racontait sur le proscrit des choses inimaginables. Un jour, on avait dressé dans sa chambre d'hôtel un lit à bascule, avec jeu de trappes qui devait précipiter le dormeur dans un tonneau de vitriol. Un assasin était venu se cacher sous le lit pour gagner les mille louis offerts en prime à qui livrerait Papineau mort ou vif ; et c'était lui qui était tombé dans le guet-apens meurtrier.

Une autre fois, on avait trouvé le moyen d'introduire et de tendre dans sa malle de voyage toute une batterie de pistolets, qui devaient faire feu sur qui tenterait de lever le couvercle. Ce fut un voleur qui fut tué.

Ailleurs, c'était un parquet qu'on avait semé de lames de rasoirs, et sur lequel on devait le faire trébucher. La victime de cette nouvelle machination fut un Anglais.

Bref, il avait tout déjoué, et nuls bataillons n'avaient réussi à le cerner, de même que mille ruses n'avaient pu triompher de son adresse à tout dépiester.

Mais c'était la défaite cependant ; et comme toute gloire finit par s'ébranler quand elle n'est pas soutenue par le succès, on commençait à trouver que Papineau avait eu des torts, qu'il aurait dû faire ceci, qu'il n'aurait pas dû faire cela, qu'il avait "causé la mort de bien du monde", en somme.

Et puis M. le curé ne nous disait-il pas tous les dimanches, du haut de la chaire, que toute révolte est impie ; et que s'il y avait eu insurrection, combats, dévastations et exécutions, c'était bien la faute à Papineau, après tout.

Tout cela créait une impression pénible, et l'idole de la nation commençait à descendre petit à petit de son piédestal, lorsqu'un cri, un cri immense et vibrant comme un clairon de victoire, un cri qui après avoir ébranlé ma petite poitrine de quatre ans, émeut encore mes souvenirs de vieillard, un cri retentit d'un